TOPOGRAPHIE
ET
HISTOIRE GÉNÉRALE D'ALGER

DÉDIÉE

AU TRÈS-ILLUSTRE SEIGNEUR

DON DIEGO DE HAEDO

ARCHEVÊQUE DE PALERME, PRÉSIDENT ET CAPITAINE-GÉNÉRAL
DU ROYAUME DE SICILE

PAR

LE BÉNÉDICTIN FRAY DIEGO DE HAEDO

ABBÉ DE FROMESTA

Traduit de l'espagnol par MM. le Dr MONNEREAU et A. BERBRUGGER.

(Suite. Voir les n^{os} 82, 83, 84, 85, 86 et 87.)

A leur orgueil se doit joindre encore (comme une fille à sa mère), la désobéissance des fils à l'égard de leurs parents; et certes elle est assez notable, car sitôt qu'un fils est grand, il ne fait pas plus de cas de son père que d'un morceau de marbre. Si ce père est un renégat, ou que la mère soit renégate, et qu'ils lui disent quelque chose qui ne lui plaise pas, il leur crie qu'ils sont des chrétiens et autres injures qui ne peuvent se répéter, mais dignes de ceux qui les entendent. Car ainsi que nous l'avons dit déjà, ils ne possèdent aucune espèce d'éducation ou de bonnes manières qu'ils puissent inculper à leurs enfants quand ceux-ci sont en bas âge.

Leur second vice est l'avarice, et quand même tous les autres péchés leur seraient communs avec le reste des hommes, celui-ci paraît leur être spécial et particulier, car il n'y a pas un seul d'entre eux, si puissant et si riche qu'il soit, qui pour de l'argent ne fasse toute espèce de méchanceté ou de bassesse honteuse. On n'est pas leur ami quand on ne leur donne rien, et leur amitié dure tout juste le temps qu'ils espèrent tirer quelque profit de vous. Un musulman ne fera point un pas pour un autre, si celui-ci ne lui donne d'abord quelque chose ou au moins ne le lui promette, et qu'il ne sache que la promesse est sûre. L'argent, ils ne le confient ni à leurs femmes ni à eux-mêmes : pires et plus avares que les fourmis de l'Inde, dont Pline a dit qu'elles cachent les grains d'or sous terre, il n'entre pas un réal dans leurs mains qu'ils ne le cachent aussitôt et l'enterrent sans qu'âme vivante le sache, et même, quand ils meurent, ils refusent de révéler leur cachette. C'est une coutume générale parmi eux que l'argent, une fois enterré, on n'y doit plus toucher, fussent-ils mourir de faim et périr de misère à côté. Ainsi, les femmes, quelque principales qu'elles soient, ne sont que des esclaves ; elles ne manient pas une *blanca*, et si l'on a besoin de quelque chose de la place, de quelques légumes, par exemple, c'est le mari qui va les chercher et acheter lui-même.

Comme il est de la nature de l'avare d'être parjure et trompeur, on n'en trouverait peu qui ne jurent et se parjurent, ne disent mille menteries, n'inventent mille pièges dans le traitement des affaires, dans les ventes aussi bien que dans les conversations ordinaires, le tout en vue de bénéficier en trompant son prochain. Cette habitude est poussée si loin, que les pères et les fils se tiennent en défiance mutuelle pour traiter des affaires et négocier les uns pour les autres, et que les fils ne vont nulle part (comme cela se pratique entre chrétiens) faire des affaires pour le compte de leur père.

C'est aussi le propre de l'avare d'être inquiet : aussi, quand les musulmans doivent acheter, vendre ou faire quelque chose emportant profit, ils ne mangent, ne boivent, ni ne reposent jour ou nuit, qu'ils n'aient d'abord terminé l'affaire qui les préoccupe.

L'avare aussi est impitoyable, inhumain et dur de cœur : c'est

ce qui se voit bien chez les Maures et les renégats, qui ne donneraient pas *une blanca* d'aumône à leurs frères. Les femmes, plus tendres naturellement, donnent quelques morceaux de pain aux pauvres qui demandent par les rues, mais les hommes les repoussent à coups de pied et à coups de poing (1).

Dans l'hiver de 1579, les rues d'Alger étaient pleines de pauvres Maures avec leurs petits enfants (car il y avait une grande famine et il mourait une infinité de gens venus des montagnes d'Alger et de l'intérieur), et malgré le spectacle de tant de personnes grandes et petites qui périssaient faute de pain et d'abri contre la pluie qui tombait parfois à torrents et ensevelissait dans la boue ces misérables victimes, il ne se trouva pas un homme qui recueillit chez lui quelqu'un de ces malheureux.

Un Turc riche, pour se montrer plus compatissant, voyant un de ces pauvres qui, presque expirant près de la maison d'un citadin d'Alger, demandait du pain à un moment où il tombait une grande averse, boucha avec la main un tuyau d'où l'eau coulait du haut de la terrasse, et quand il fut plein, il le dirigea sur la bouche du malheureux qui se mourait, en disant : Que cela soit (fait) pour mon âme ! puisque tu ne manges pas de pain, bois de l'eau ! Par ce moyen, il acheva de le tuer en l'étouffant !

Par avarice, ils ne pratiquent aucune des bonnes œuvres en usage chez les chrétiens, telles que le rachat des captifs, la visite et l'assistance des malades et des prisonniers, la protection des veuves, le soutien et l'éducation des orphelins. Cependant d'après leur loi, ils doivent donner chaque année aux pauvres deux et demi pour cent de ce qu'ils possèdent, mais ils estiment que ce prélèvement ne doit s'appliquer seulement qu'au capital employé dans le commerce ; pourtant même dans ces limites, bien rares sont ceux qui font quelque aumône, tant leur avarice est grande. Ils n'ont pas non plus d'hôpitaux, pas même de ceux que

(1) Cette assertion est injuste au plus haut degré, et le fait cité plus bas à l'appui de ce dire est empreint d'une telle exagération, que nous ne pouvons comprendre comment Haedo, par les nombreux renseignements qu'il a recueillis, n'a pas reconnu, au contraire, combien la charité est commune chez les musulmans.

l'on trouve en Turquie ou en Égypte, où l'on donne pendant quelques jours la nourriture et le logement.

Il y a à Alger une seule maison du nom d'hôpital; elle a été bâtie en 1549 par Hassan Pacha fils de Barberousse, — *Kheir-Eddin* — lorsqu'il était souverain dans cette ville. Cette maison, composée de cinq chambres, deux en bas, trois à l'étage, ne possède ni lit, ni appareil pour les malades; mais le Turc — car elle n'a été faite que pour eux — qui veut s'y traiter, reçoit une chambre, et le service du captif chrétien qui garde la maison, quand au lit, au médecin, aux médicaments, à la nourriture, c'est à lui de s'en pourvoir.

Cette même avarice fait que, tous, grands et petits, se livrent au commerce des marchandises provenant des Maures ou des chrétiens soit pour leur propre compte, soit avec un ou plusieurs associés; le Pacha lui-même spéculé sur les cuirs, la laine, le blé, l'huile etc., qu'il fait acheter en gros, et revendre ensuite au détail dans les boutiques de la ville. C'est aussi par ce motif que les corsaires ne cessent en toute saison d'exercer leur métier de vols et de rapines, et à peine revenus au port ils se disposent à reprendre la mer. Pendant le temps qu'ils séjournent à Alger, leurs conversations, roulent toujours sur le même objet: comment ils surprendront à l'improviste telle localité des chrétiens, les lieux de passages de leurs navires, les rades où ils jettent l'ancre, enfin tout ce qui concerne leur indigne métier de brigands. Une fois au large, s'ils ne rencontrent pas de navires chrétiens — ennemis — à dépouiller, ne voulant pas revenir les mains vides, ils volent les Français eux-mêmes, avec lesquels cependant ils ont conclu paix et alliance; et non contents de les piller, ils coulent à fond leurs navires, afin qu'on ignore leurs méfaits. Le meilleur traitement dont ils usent envers leurs alliés, c'est de leur prendre tout simplement les vivres ou les marchandises qui leur plaisent, ou dont ils ont besoin et de les transborder sur leurs navires. En somme ils ne rencontrent pas un bâtiment français, sans le forcer à leur payer ou à leur offrir quelque chose de bon, n'épargnant pas plus l'ami que l'ennemi.

Mais ils méritent bien cela, et plus encore, ces Français qui sans aucune crainte de Dieu, et pour le plus grand dommage de

la chrétienté, portent continuellement à Alger sur leurs propres navires toute sorte de vivres et de munitions, informent ces corsaires de tout ce qui se passe en mer et chez les chrétiens, les avisent du lieu de mouillage de leurs bâtiments, et des parages où se trouvent les navires de guerre pour qu'ils s'en défont : aussi les Turcs, appellent les Français Cardaxi (1) ce qui veut dire frères !

Il est cependant une circonstance où ils montrent une grande libéralité, c'est quand il s'agit de brûler vif un chrétien pour venger la mort de quelque renégat ou maurisque condamné en Espagne à ce supplice par la justice ou le Saint-Office, ce qui a eu lieu souvent, et qu'il s'agit d'acheter pour cela un chrétien à son patron. Ils courent alors par les rues, quêtant pour cet achat auquel chacun s'empresse de contribuer suivant ses moyens. Ils leur semble qu'ils font en cela un grand acte de piété, surtout si la victime choisie est un prêtre qu'ils appellent Papaz, car ils les détestent infiniment, et leur veulent beaucoup de mal (2).

Leur troisième vice est la luxure, que tous pratiquent largement : il n'y a aucune variété de ce vice dont ils n'usent, il y placent leur bonheur dans ce monde et dans l'autre. D'après la doctrine de Mahomet, la fornication simple n'est pas un péché. Les prostituées sont si nombreuses à Alger, — aucun lupanar n'étant autorisé — qu'eux-mêmes disent que dans cette ville, il n'est pas de femme qui ne se livre non-seulement aux musulmans, mais encore aux chrétiens qu'elles importunent, et vont chercher jusque dans leurs maisons sans craindre la mort, car si elles sont

(1) *قرنداشی Karindachi*, frère en langue turque. Ce témoignage d'amitié ne concorde guère avec ce que vient de dire Haedo relativement aux procédés dont usaient les corsaires envers leurs amis ; en admettant même la participation de la majorité des capitaines de navires français aux faits qui leur sont reprochés, le dommage causé à la chrétienté eût été bien moins considérable, que celui occasionné par la présence continuelle chez les pirates barbaresques des nombreux renégats qui y apportaient leur savoir, ou leur industrie. Ceux-ci du moins, n'appartenaient pas à la France, tandis qu'il est avéré que les divers états italiens, et surtout l'Espagne, ont fourni le plus grand nombre de renégats, et des plus célèbres par leurs crimes.

(2) En cela, ils n'étaient pas encore à la hauteur des suppôts du Saint-Office, qui les surpassaient de beaucoup par leurs cruels raffinements dans la torture de leurs malheureuses victimes ; d'ailleurs la canaille fanatique n'est-elle pas la même partout, et en tous les temps ?

surprises on les jette à la mer suivant l'usage. Aussi, grâce à ce que toutes les femmes sont voilées, qu'elles cheminent librement par la ville, et que d'ailleurs les maris amateurs de garçons font peu de cas d'elles, la femme chaste est d'autant plus rare, qu'il y a une infinité d'entremetteuses qui ne vivent que de ce métier, qu'elles pratiquent impunément. La sodomie, ainsi que nous l'avons dit, est d'un usage général, et le plus honoré d'entre ces musulmans est celui qui entretient le plus grand nombre de gîttons, dont ils sont plus jaloux que de leurs propres femmes. Ils les promènent le vendredi et les jours de fête très-richement vêtus : on voit affluer tous les galants de la ville — voire beaucoup de gens qui se piquent d'être très-graves — pour les courtiser, leur offrir des bouquets, et leur exprimer leur passion. Celui qui a un fils doit le veiller de près avec autant d'yeux que *Argus*, s'il veut le maintenir exempt de ce vice, et peu nombreux sont ceux qui ne s'y adonnent pas bientôt, car à tout instant se présentent des amoureux qui leur envoient des présents, et les poursuivent dans les rues. Aucun Kaïd ne fait une sortie, aucun Turc ou corsaire ne va en guerre ou en course, sans emmener son garçon qui lui fait la cuisine et lui sert de camarade de lit. Pratiquer la pédérastie en plein jour et aux yeux de tous, est un fait dont personne ne s'étonne ici.

Il y a beaucoup de ces musulmans, qui hommes faits et même vieux, non-seulement ne veulent pas se marier autrement qu'avec ces garçons, mais se vantent de n'avoir jamais connu une femme en toute leur vie, les détestant, et ne pouvant pas même les regarder.

Un de ceux-là, des kaïds principaux et des plus riches renégats, grec de nation, jure devant Dieu, qu'il se tient pour si offensé d'être né d'une femme, — tant il déteste ce sexe — que si on lui montrait sa mère il la tuerait de ses propres mains ! (1)

La sodomie étant si estimée et si répandue à Algèr, il en résulte que les barbiers, pour augmenter leurs bénéfices, et attirer plus de monde chez eux, y entretiennent de jeunes garçons qui rasent et lavent les musulmans et sont de la part de ceux-ci l'objet

(1) C'était un digne compatriote de Socrate et d'Alcibiade !

des plus douces attentions, absolument comme s'ils étaient les plus grandes dames du monde, de sorte qu'en effet les boutiques des barbiers ne sont que des lupanars.

La bestialité est très en usage chez eux, à l'imitation des Arabes qui sont très-infâmes en ce vice, et les marabouts en sont très-coutumiers comme nous l'avons déjà dit, en parlant d'eux.

Leur quatrième vice est la gourmandise, elle est moins grande cependant chez les Maures qui pour la plupart sont plus sobres ; mais quant à boire du vin, c'est une chose très-ordinaire chez tous, excepté chez les marabouts ou chez ceux qui se donnent à dessein à l'observance de la loi. Mais quant aux Turcs et renégats, ils sont généralement très-adonnés à la gourmandise et à l'ivrognerie, tous buvant ordinairement du vin et de l'eau-de-vie qu'ils appellent Arrequi (*Araki*) ; ils s'invitent les uns les autres à de grands repas peu remarquables par le nombre et la variété des plats, mais où le vin et l'eau-de-vie abondent, et ils y restent attablés deux ou trois jours et autant de nuits. Si les Allemands sont très-répréhensibles sur ce point, les Turcs et les renégats d'Alger les surpassent de beaucoup dans la durée du temps qu'ils consacrent à boire et à trinquer, aussi bien par leur saleté que par leurs habitudes crapuleuses. Ils ne font pas un de ces repas sans avoir près d'eux un vase où — quand ils se sentent l'estomac chargé à ne pouvoir ingurgiter davantage — ils vomissent, quelques grands et honorés qu'ils soient, sur la table et à la barbe de tous, dans ce vase ; c'est bien la chose la plus dégoûtante que l'on puisse voir ! En outre en trinquant ils se donnent la main droite, s'entrelacent les doigts en souriant, et se baissent déshonnêtement, avec des gestes et des cérémonies honteuses. Les plus infâmes par-dessus tous sont les corsaires ; c'est à la satisfaction de ces vices ignobles, que de retour à Alger ils dépensent le produit de leurs vols, et même davantage. En aucun temps, on ne peut aller par les rues sans rencontrer de ces ivrognes, dont plusieurs sont des kaïds principaux, des capitaines de navires, etc., etc., plus souvent que de nuit à Séville, Lisbonne, Setubar et Cadix, on ne rencontre des Allemands et des Flamands ivres ; à tel point, qu'on est obligé de les prendre par dessous le bras, et de les guider dans leur chemin. Aussi la plu-

part ne vont pas banqueter au dehors sans emmener avec eux un chrétien qui les ramène à la maison.

Leur cinquième vice est la colère à laquelle ils se laissent entraîner facilement; pour le plus léger motif, ils se font mille affronts, et se disent mille injures les uns aux autres, au milieu de la rue, tout kaïd ou gens principaux, qu'ils soient. Mais c'est surtout à l'égard des pauvres chrétiens qu'ils se comportent comme des bêtes féroces, et leur font subir toutes sortes de tourments, — tels que déformer les membres, couper les oreilles, rogner le nez, punitions mortelles et épouvantables — par lesquels ils assouvissent sur eux leur colère; nous en parlerons ailleurs plus amplement, car ce sujet est intarissable.

Ils ne pardonnent pas non plus — si léger que soit le motif de leur colère — à leurs propres fils, à leurs renégats et même à leurs gitons qu'ils aiment pourtant beaucoup; il arrive parfois qu'ils les couchent à terre et leur donnent des coups de bâton à leur rompre les os ou à leur déchirer les entrailles. De manière, qu'aucun ne peut être sûr d'eux ni se fier à leur amour, ou à leurs caresses. Il en est de même avec leurs propres femmes — quelques principales qu'elles soient, — s'ils se fâchent contre elles, ils leur donnent mille soufflets et coups de pied.

Généralement, dans l'emploi du châtiment ils ne savent observer ni manière ni mesure; aveugles comme des animaux, une fois qu'ils sont en colère, ils ne cessent de frapper du fouet ou du bâton, jusqu'à laisser un homme pour mort. Ils aiment extrêmement à mal faire, à pendre, brûler vif, écorcher ou empailler les gens; parmi eux pas un, si ce n'est par miracle qui, en pareil cas intercède pour un autre, ou qui, le voyant dans le tourment, témoigne quelque pitié. Mais, — comme si ceux qui ainsi souffrent n'étaient pas de chair et de sang comme eux — ils les regardent en riant, quand même ce seraient de leurs coreligionnaires, et échangent entre eux des moqueries, surtout les renégats. Il semble que ceux-ci en abandonnant la foi et le nom de chrétien, cessent aussitôt d'être des hommes et n'ont plus que des entrailles de tigre et de bête féroce, à tel point que celui-là se regarde pour le plus noble et le plus important parmi les renégats qui est le plus dur et le plus inhumain en-

vers tous, Maures ou chrétiens. Pour faire voir combien on estime la colère et la cruauté à Alger, qu'il suffise de dire que si en terre de chrétien on s'impose le devoir de bien traiter les esclaves et les captifs, à Alger on tient à honneur de les voir estropiés, les oreilles et le nez coupés, et portant sur le corps les marques de la rage de leurs maîtres. Si on leur demande pourquoi ces mauvais traitements, ils répondent : Comment ! Est-ce que les chrétiens ne sont pas des chiens ? Enfin, qu'un Turc, un Maure, ou un renégat tue à coups de bâton cent chrétiens qui lui appartiennent — comme beaucoup font chaque jour, — non-seulement on ne les punira pas, car ce n'est point chose défendue, et on réputera cela vertu et vaillantise : mais nous traiterons ce sujet plus loin.

Leur sixième vice est l'envie, très-générale et très-notable en toute chose, mais surtout vis-à-vis des riches, parce que, nous l'avons dit, l'opulence est pour eux la seule félicité et grandeur suprême. L'envie est si grande parmi eux, qu'elle ne peut se dissimuler même du père au fils et réciproquement, si l'un gagne ou acquiert quelque chose de plus que l'autre. Bien que parents et très-grands amis, si l'un d'eux vise à un kaïdat, charge ou office par achat ou fermage selon l'usage, ils pousseront l'enchère entre eux par pure envie, cela dut-il les ruiner. Ils sont aussi grands médisants, vice qui naît de l'envie, et vous ne les entendrez jamais dire du bien les uns des autres, à moins qu'ils n'en aient reçu quelque cadeau ou tiré quelque profit, car alors il n'y a pas d'homme plus honoré — que le donateur. — L'envie règne particulièrement chez les raïs ou capitaines de navire, dont le plus grand tourment est de voir rentrer au port un de leurs camarades, avec une prise plus riche que la leur. Il en est de même entre les renégats et gitons, au sujet de celui qui a obtenu le plus de faveur auprès du patron, et qui en est le plus aimé ; ces jalousies sont parfois si sérieuses qu'ils se tuent les uns les autres par le poison, et quand ils ne peuvent y parvenir, il arrive fréquemment qu'ils empoisonnent le maître et terminent leurs disputes par sa mort.

Par la même raison, un kaïd, un raïs, un marchand qui en voit un autre en décadence, ou amoindri par quelques revers de

fortune, s'en réjouit extrêmement. Et ceux-là se trompent qui disent qu'entre eux ils se favorisent et s'aident, c'est bien tout le contraire, car il ne se trouve personne alors pour les encourager en les voyant abattus ou maltraités de la fortune, ni même pour les visiter ou leur montrer quelque sympathie, tant ils sont tous profondément inhumains

Leur septième vice ou péché est la paresse qui est très-ordinaire chez tous, parce que en dehors de la guerre pour les soldats et les kaïds, de la course pour les corsaires, et du négoce pour les marchands, les musulmans de la ville d'Alger, n'ont aucune occupation vertueuse, honnête, humaine comme en ont les autres gens. — Ils ne courent pas à cheval, ne jouent pas ordinairement les cannes (1) si ce n'est aux trois grandes fêtes de l'année comme nous l'avons dit, ils ne pratiquent aucun exercice militaire, ni d'escrime ni de paume, ni de danse — si ce n'est les femmes et très-disgracieusement. — Il ne pêchent ni ne chassent; l'occupation de ceux qui n'ont pas de profession mécanique, consiste à se tenir à la porte des barbiers à parler et à courtiser les gitons qui y sont assis. Les marchands dans leurs boutiques se contentent les uns aux autres des mensonges et des nouvelles; les corsaires vont jusqu'à la marine regarder leurs navires; et les autres, où qu'ils se rencontrent sont tous des nouvellistes inventeurs et mensongers, plus audacieux que ceux qu'il y eut jamais sur les chantiers de Séville, ni dans les geôles de Malaga. Ici, ils fabriquent des nouvelles venues de Turquie, là ils annoncent des désastres de la chrétienté, des prises de galères et de navires, des saccagements de villages et de contrées, des préparatifs de guerre du Grand Turc, et autres choses semblables avec lesquelles ils troublent et agitent le pays. On ne fait alors que parler et entendre discourir sur ces divers sujets, jusqu'à ce que au bout de quelques jours, on apprend que tout cela n'est que mensonge. Là-dessus, ils disent que les captifs leur doivent beaucoup, parce que par ce moyen ils leur allègent le travail de la captivité, puisque par ces nouvelles ils détournent leur pensée de la souffrance continuelle des chaînes.

(1) Sans doute le jeu du javelot,

CHAPITRE XXXVII.

DE QUELQUES BONNES QUALITÉS QUE L'ON TROUVE CHEZ LES TURCS
ET LES MAURES D'ALGER.

Dieu n'a créé aucun être sans le doter de quelque bonne qualité ou vertu, bien qu'elle soit quelquefois cachée pour les hommes. En effet nous voyons que la vipère, animal si venimeux, sert dans la composition de la thériaque et qu'avec combien de poisons on fait de très-excellents remèdes. Je dis cela parce que les Maures et les Turcs d'Alger ne laissent pas d'avoir quelque chose de bon, et de posséder aussi quelques vertus humaines et naturelles, qui, bien que pas assez nombreuses pour faire excuser leurs grands vices, doivent cependant être signalées et décrites.

D'abord une de leurs qualités très-notable et une coutume digne d'être imitée par les chrétiens, c'est que ni par emportement ni pour quelque désastre qui leur arrive, ils ne prononceront ni un reniement de Dieu, ni aucune espèce de blasphème (1), ils n'ont pas même de mots dans la langue arabe ou turque qui puisse leur servir à dire du mal de Dieu (2). Au contraire, quand ils sont très en colère ils disent Exabi ! qui signifie Dieu soit béni (3), Bismala qui veut dire Dieu me protège (4). Tous leurs juréments se bornent à attester Dieu, disant : O Ala (*Ou'llah*) qui veut dire par Dieu ! Mais les renégats et spécialement les Italiens et les Espagnols, reprennent à Alger la mauvaise coutume, contractée dans leurs pays, de jurer, blasphémer et renier très-souvent en langue chrétienne, ce dont les Turcs les reprendraient très-durement s'ils pouvaient les comprendre.

(1) O quantum mutati ab illis !

(2) Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que cette allégation est aussi inexacte que la précédente, nous l'avons relevée d'ailleurs dans le chapitre des Janissaires.

(3) probablement *ya Reubbi* qui veut tout simplement dire ô mon Dieu, et non pas Dieu soit béni qui se dit *مبارك* *Moubarek* en turc comme en arabe

(4) *Bism'Allah* signifie au nom de Dieu.

2° Il ne jouent pas du tout aux cartes (1) ni aux dés. Ils disent que c'est un péché très-grand, et une habitude de coquins ; ils jouent seulement aux dames, aux échecs pour passer le temps et sans intérêt. Mais les renégats sont joueurs à Alger comme ils l'étaient dans leurs pays, avant d'abandonner leur foi.

3° Ils ne se donnent pas de coups de couteau, ne se défient point, ne se tuent pas les uns les autres, si ce n'est dans quelque grand désastre ; quoique l'on puisse dire que cela tient à ce qu'ils n'ont aucune espèce d'honorabilité et que par ce motif il n'y a entre eux ni susceptibilité ni point d'honneur qui puisse se perdre ou se recouvrer. De là vient cette facilité si grande à se réconcilier quand précédemment ils voulaient s'entretuer, et échangeaient force coups de poing ; tout aussitôt ils deviennent amis, et s'embrassent très-affectueusement.

4° Ils sont très-obéissants et très-soumis à leurs Pachas gouverneurs et juges. Lorsque le Pacha ordonne quelque chose, tous tremblent et baissent la tête. Cette grande soumission provient de l'extrême rigueur et des châtimens, dont les Pachas usent envers ceux qui ne leur obéissent pas. L'obéissance est de la même manière observée par tous, Janissaires ou non, avec les chefs militaires. Un kaïd, un très ancien spahis, obéit aussi bien à un *Boulouk-Bachi* ou capitaine que le dernier des oldaxi (*Yoldache*) ou simple soldat.

5° A la guerre ils souffrent merveilleusement la faim, et il leur arrive souvent et pendant plusieurs jours de marcher au recouvrement de l'impôt avec de l'eau et des racines seulement (2) pour toute nourriture.

6° Ils se traitent humainement entre camarades et même ceux qui ne le sont pas ; au camp et à la guerre, ils se protègent, et s'entraident avec beaucoup d'empressement (3).

(1) Ils auraient donc bien changé à leur désavantage depuis le XVI^e siècle !

(2) Il fallait que cette qualité fut bien évidente pour avoir été remarquée par les Espagnols qui la possèdent eux-mêmes au plus haut degré.

(3) Ce passage est en contradiction avec ce qui a été dit ci-dessus au sujet de l'envie.

Quant au partage du butin jamais ils ne se disputent ni ne se trompent les uns les autres.

7° Presque tous les Turcs, même les pauvres, se piquent d'être propres dans leurs vêtements, regardant comme un vice, — ce qui est réel, — d'aller sale et mal en ordre, quand il peut en être autrement. La vue d'un de leurs corps expéditionnaires ou d'un petit camp de cinq à six cents spahis au plus; est un coup-d'œil qui fait beaucoup de plaisir, parce qu'on n'y voit pas un seul soldat avec des armes sales ou une arquebuse rouillée; tous au contraire sont propres et brillants.

(A suivre).

CHRONIQUE

La batterie n° 7. — Dans le courant du mois de mai 1870, les restes du bastion n° 7 de l'enceinte turque d'Alger, ont disparu par suite des travaux qu'effectue M. Philippe Picon, gérant de la *Société immobilière*, laquelle s'est chargée de transformer en boulevard bordé de maisons, la partie de l'ancien rempart et de l'ancien fossé comprise entre la batterie de la Porte-Neuve et la place de la Lyre.

Ce bastion, placé à environ 225 mètres au-dessous de la Porte-Neuve, et à environ 150 mètres au-dessus de la porte Bab-Azoun, était appelé par les indigènes *toppanet houmet esseloui* (la batterie du quartier de l'homme de Salé), et par nous *batterie du Centaure*, du nom de la rue où elle avait son entrée. En 1830, nous lui avons assigné le n° 7, lors du classement des ouvrages de l'enceinte d'Alger. Il offrait neuf embrasures ainsi distribuées: 1 à l'O, (vers la Porte-Neuve), 4 au S. (sur la campagne), et 4 à l'E, (vers la porte d'Azzoun et la mer). Sous la domination ottomane, il y avait un bache-tobdji, ou chef d'artillerie, dont le commandement s'étendait aussi à la portion de rempart comprise entre cet ouvrage et le bastion de la Porte-Neuve, exclusivement.